3 1761 07151842 7

Iorga, Nicolae
Relations entre Serbes
et Roumains

DR
229
S4I5

N. IORGA

RELAȚII ÎNTRE SÂRBI ȘI ROMÂNI

~CU OCASIA NUNȚII DOMNIȚEI MĂRIOARA CU REGELE ALEXANDRU.

BUCURESTI
MCMXXII.

NGB.

N. IORGA
Professeur à l'Université de Bucarest, membre de l'Académie roumaine, correspondant de l'Institut de France et de l'Académie serbe

—=—

RELATIONS

ENTRE

SERBES ET ROUMAINS

À L'OCCASION DU MARIAGE DE LA PRINCESSE MARIE ET DU ROI ALEXANDRE

BUCAREST

—

IMPRIMERIE „CULTURA NEAMULUI ROMÂNESC" S. A.
1922

LIBRARY
MAR 29 1968
UNIVERSITY OF TORONTO

DR
229
S4 I5

CHAPITRE I

⊙

QUELQUES OBSERVATIONS SUR LA COMMUNAUTÉ POLITIQUE ENTRE ROUMAINS ET SERBES À L'ÉPOQUE LA PLUS ANCIENNE

⊙

NEAGOE,
prince de Valachie, époux de Militza Brancovitsch.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/relationsentrese00iorg

CHAPITRE I

Quelques observations sur la communauté politique entre Roumains et Serbes à l'époque la plus ancienne [1]

Sans pouvoir donner au sujet toute l'extension dont il est capable et espérant pouvoir fournir aussi des renseignements utiles pour l'avenir des deux nations qui ne peuvent collaborer d'une manière continuelle et dans des directions bien déterminées que sur la base d'une connaissance approfondie de leur passé, nous essaierons de fixer ici des nouveaux points de contact, qui sont d'une telle importance pour l'époque, très ancienne, où on les rencontre, qu'on peut bien parler sans tomber dans l'exagération, d'une vraie communauté politique entre ces deux peuples, dont l'un ne nie plus les profondes influences slaves qui ont contribué à former son caractère distinctif parmi les nations néo-latines et l'autre devrait se rappeler un peu plus ces vieilles racines de l'illyrisme opiniâtre, cette large couche solide de latinité dont il tire, sous le rapport de la race et de certaines même de ses institutions, des éléments de la plus grande importance et d'un intérêt tout nouveau pour les recherches.

---

[1] Une traduction serbe de cette brève étude a paru dans la revue „Délo".

I.

Les principautés roumaines, Valachie (Ţara-Românească, capitales, tour à tour: Argeş, Câmpulung, Târgovişte et Bucarest) et Moldavie (Moldova; capitales, dans le même ordre: Baia, Siretiu, Suceava, Jassy) ne furent formées qu'après le commencement du XIV-e siècle, à l'époque où vivait déjà ce prince Étienne qui devait être le Tzar des Serbes et le plus grand de leurs souverains. Il y eut cependant une histoire roumaine plus ancienne, et on peut en découvrir des traces, sinon dans les chroniques indigènes, au moins dans les mentions des historiens byzantins et des documents hongrois. Et ce n'est guère — comme on pourrait le croire par certains éléments «vlaques» du Balcan, où il y avait cependant aussi des Roumains laboureurs et même habitants des villes — une vie de pâtres. La tradition, la logique de développement de la nation et même des témoignages historiques irréfragables montrent une adhérence énergique au sol, à la propriété, aux superstitions locales, aux souvenirs de la glèbe, qui doivent modifier certainement des opinions qui, pour être généralement partagées, n'en sont pas plus justes.

Le premier acte hongrois qui révèle une organisation tant soit peu définitive des Roumains, ayant une classe dominante et non de simples paysans ou pêcheurs, est celui de l'année 1247

(2 juin), par lequel le roi Béla IV confère aux Chevaliers Hospitaliers, après la grande invasion destructrice des Tatars, la province roumaine de Severin, avec les régions voisines, jusqu'au-delà des Carpathes de Transylvanie et de la rivière de l'Olt, dans la plaine valaque. On y trouve deux *kenezatus*, qui s'étendent, sous la conduite des knèzes Jean et *Farcasius* (hongrois : Farkas, roumain : Fărcaș = loup), «jusqu'à la rivière de l'Olt», une «terra kenezatus», avec des «Olaci» (Roumains), comme habitants expressément notés, celle de Litovoiu, qui est un Voévode («Lytvoy Vaivoda»), et, enfin dans la Cumanie — nommée ainsi d'après les barbares touraniens qui en avaient eu jadis la suzeraineté —, «au-delà de l'Olt et des Alpes de Transylvanie», la «terra» (en roumain *țara*, qui n'est donc ni un *keneziatus*, ni un *voevodatus*, terme qui n'existe même pas dans le document), de Seneslav, Voévode des Roumains («Szeneslai Vaivode Olatorum») [1].

Des Voévodes donc, des knèzes (en roumain *juzi:* singulier *jude;* leur territoire est le *județ*, nom général des districts actuels, après avoir été seulement celui des districts *valaques)*, des „kénézáts", des „terre", le long des rivières, telles sont les formes les plus anciennes de la vie roumaine.

Le nom slave que portent ses chefs montrent bien qu'il ne peut pas être question d'une institution purement et exclusivement roumaine. Nous laisserons de côté la question, d'une grande importance, si le caractère initial slave de cette organisation peut être scientifiquement affirmé, nous

[1] Publié dernièrement par Zimmermann et Werner, *Urkundenbuch*, I, p. 73 et suiv.

bornant à observer que les Polonais n'ont des Voévodes et des cnèzes que par l'influence des Russes de l'ancienne Lithuanie, que ces Russes sont les mêmes que ceux de Kiev, qui avaient emprunté les éléments de leur vie politique au X-e siècle, par Sviatoslav, résidant jadis à Silistrie, aux Slaves de la Bulgarie primitive, que les Slaves de l'Occident ignorent complètement ces notions. Arrêtons-nous sur ce fait seul que, si les Voévodes et cnèzes appartiennent aussi à un certain nombre des membres de la grande famille slave, ces derniers sont fixés sur des territoires habités jadis par les aborigènes thraco-illyriens, dont la royauté n'a jamais supplanté le clan et ses chefs électifs ou héréditaires, que l'administration patriarcale par les «juges» est d'ancienne source romaine et que les premiers ducs dans ces régions représentaient l'Empire carolingien.

On sait par Constantin le Porphyrogénète que les premiers chefs magyars établis en Pannonie, où ils trouvèrent une nombreuse population slave destinée à leur fournir les premiers éléments de la civilisation, se faisaient appeler au X-e siècle: Voévodes. Mais les ἄρχοντες des Serbes dans les sources byzantins n'étaient — croyons-nous — que des Voévodes [1]. Plus tard, ce nom est employé pour le chef seul des armées du roi [2]. Le nom nouveau des joupans, chefs des *joupas*, venant, à ce qu'il paraît, de l'Adriatique, où la vie serbe commence à s'organiser, sous des influences occidentales, remplace celui des Voévodes. Mais la Bosnie entière garde, malgré l'intrusion des bans hongrois, d'origine plutôt avare, touranienne, en

[1] Cf. Jireček, *Geschichte der Serben*, I, pp. 123-124.
[2] Le même, *Staat und Gesellschaft im mittelalterlichen Serbien*, I, p. 75.

MILITZA BRANCOVITSCH,
princesse de Valachie.

tout cas, l'organisation voévodale. Rappelons les grands Voévodes du XIV-e et du XV-e siècles [1]: un Sandali Hranitsch, un Paul Kléchitsch, un Voucachine Milatovitsch, un Vlatco Tvrtcovitsch, un Pierre Voïsalitsch, un Sladoïé Sancovitsch et tant d'autres qu'on voit entourer le roi, leur chef suprême toujours, leur jouet souvent [2]. Ce ne sont pas des dignitaires à la mode de l'étranger, dans des situations nouvellement créées: les «comites» du XIII-e siècle doivent être leurs prédécesseurs et leurs ancêtres [3]. Un «Georges, fils du Voévode Michaïlovitsch», avait des relations avec Venise, qui employait souvent les Voévodes de ses *Schiavoni* de Dalmatie, en 1326 [4]; le Voévode Vlatco Hranitsch [5] remplissait des missions en Hongrie vers 1400 et représentait le roi de Bosnie en Dalmatie et en Croatie [6]. Le titre de Voévode était porté par le frère du duc Hrvoïé, Vlkatsch [7]; et c'est celui sous lequel apparaît à ses débuts Hrvoïé lui-même [8], qui garde jusqu'au bout le titre de «Grand-Voévode de Bosnie» [9]. Les Hongrois créèrent, sous le roi Sigismond, un Voévodat d'Usora (Ozora), qui fut occupé ensuite par le Florentin Pippo [10]. Les Turcs eurent aussi, sur ces territoires, leurs Voévodes.

Rappelons maintenant les knèzes de Corbavie,

---

[1] Hrvoié de Spalato est un „cherçech", (Iorga, *Notes et extraits*, II, p. 102), comme le sera plus tard Stipan, duc de l'Herzégovine, comme le furent le duc hongrois du Marmaros, un Russe, et celui de Fogaras, un Roumain.

[2] Klaić, *Gesch. von Bosnien*, p. 278, note 2.

[3] *Ibid.*, p. 105, note 1.

[4] *Ibid.*, p. 148, note 2.

[5] *Ibid.*, p. 227: „Vlatcho Voyvoda".

[6] *Ibid.*, p. 233: „Vlatcho, Majestatis Vestre Voevoda, in partibus Dalmacie et Croacie Vestram representans Majestatem".

[7] *Ibid.*, p. 260, note 1.

[8] *Ibid.*, p. 279, note 1.

[9] *Ibid.*, p. 294, note 3.

[10] Fejér, X [6], pp. 862-863.

de Veglia, de Brébir, de Cetines, etc. La Croatie les a connus aussi (les cnèzes Nélipitsch à la fin du moyen-âge). De leur côté, ces knèzes, — dont leur nom viendrait, d'après M. Jireček, du *König* des Allemands [1] —, doivent être très anciens, même si on ne les rencontre chez les Slaves du Sud qu'en 1050 [2], car les Russes ont emprunté ce titre aux Slaves du Sud dans la Bulgarie du X-e siècle déjà. La Bosnie en est pleine au XIII-e siècle: en 1249 les knèzes Ugrin, Radonia entourent le Grand-Ban [3], contemporains, par conséquent, de Jean, Fărcaş et Litovoiu. Il faut se rappeler aussi qu'à la même époque un dignitaire hongrois, qui était peut-être d'origine roumaine, Ugrinus, cumulait la situation de Ban de Severin avec l'administration de la Matschva et de la Bosnie, autres «Banats» de son roi (1279) [4]. Le grand-père de Hrvoïé fut, avant 1300, le knèze, le *comes* Hrvatin, dont on connaît la jurisdiction territoriale [5]. Les *knesii* sont souvent mentionnés, même pour le XII-e siècle, dans les pages du «presbyter Diocleas» [6]. On trouve même le nom de *judex* dans des documents concernant le littoral dalmatin [7]. Au XIV-e siècle la Bosnie est un pays de knèzes jouissant de la plus grande influence [8]: Paul Radinovitsch, Hranitsch, le célèbre *comes Paulus*, son fils Radoslav et les Voutschitsch. C'était aussi celui des Balchides de la Zenta, des «comites» pour les Vénitiens [9].

---

[1] Jireček, *Gesch. von Serbien*, I, p. 74.
[2] *Ibid.*, p. 124.
[3] Klaić, loc. cit., p. 110
[4] *Ibid.*, p. 116.
[5] *Ibid.*, p. 121.
[6] *Ibid.*, p. 131.
[7] *Ibid.*, p. 130, note 2.
[8] Voy. *ibid.*, pp. 185, 295, 389-390.
[9] Jireček, *Gesch. von Serbien*, I, p. 424

Il est vrai qu'en Serbie l'institution des knèzes subit une déchéance: ils arrivèrent à être, vers la fin du moyen-âge, s'ils n'étaient pas des parents du roi, des chefs de villes ou même de villages[1]. Mais c'est le rôle des «Grafen» saxons en Transylvanie et celui des knèzes roumains dans cette même province, ainsi que dans la Valachie voisine.

En résumé, Voévodes et cnèzes appartiennent à l'organisation primitive des Slaves du Sud seuls parmi les membres de leur race, surtout à celle des Serbes de Rascie et spécialement des Serbes de Bosnie, et, parmi les Roumains, des habitants de l'Olténie, du Banat voisin de Timişoara, où *ils continuent à jouer un grand rôle en cours du XIV-e et même du XV-e siècles*, de la Transylvanie *occidentale* et du Marmoros presque entier; les autres peuples, Hongrois et Turcs, ne firent que s'approprier des formes politiques qui ne leur appartiennent pas.

Mais une conclusion s'impose. Pour avoir dans les éléments primitifs et dans leur évolution même — décadence du Voévodat multiple et création des Grands-Voévodats, transformation du cnéziat de province dans une fonction municipale ou dans une situation de juge villageois — il faut bien que, au moment où la Serbie danubienne et la Bosnie elle-même menaient pour la plupart une vie patriarcale sans importance politique permanente et sans des traces ininterrompues dans l'histoire, *une communauté ait existé dans ce régime primitif entre ces pays serbes et les régions roumaines de l'Occident, qui leur correspondent.*

---

[1] Le même, *Staat und Gesellschaft*, p. 13.

II.

Une analyse des noms de localité et de personnes fournira de nouveaux arguments à cette hypothèse.

Dans la Serbie actuelle, sauf les régions où les Albanais étaient les anciens maîtres du pays, et la Bosnie la plupart des noms de localités sont formés avec les suffixes suivants :

1. — ova, ovo: Cladovo, Caratova.

2. — itza, itzé: Loznitza, Lechnitza, Iassanitza, Ouchitza, Doubitza, Ostrovitza, Iaïtza, Foïnitza, Stschénitza.

3. — in, ina: Vidin (aussi serbe que bulgare dans le passé), Négotine, Iagodina.

4. — atz: Kniajévatz, Kragouïévatz, etc. (en très grand nombre).

Or ce sont, sauf les noms des villages de colonisation (noms en -eni et -eşti) ou bien de ceux qui font allusion à un aspect naturel, les noms qu'on rencontre plus fréquemment dans cette région seule et surtout dans la basse Olténie et dans le Banat.

1. — ova : Brabova, Cocorova, Gângiova, Sadova, Coşova, Lipova, Rasova.

2. — iţa : Bratoştiţa, Vodiţa, Craioviţa, Işalniţa, Fratoştiţa, Mihăiţa, Hobiţa, Rasoviţa.

3. — in, ina : Vidin (district de Gorj), Bojin.

4. — atz : Romanaţ (district).

RADU PAÏSIÉ ou PIERRE D'ARGEȘ,
prince de Valachie, gendre de la „despina“ et princesse Militza.

Les noms des premiers Voévodes et cnèzes sont pour la moitié slaves. Litovoiu correspond à Radivoï, Stanovoï, etc. Toute une famille de noms serbes correspond aussi au nom de Seneslav, qu'on ne retrouve pas chez d'autres peuples slaves (cf. Radoslav, Dragoslav, Vladislav). Vladislav [1] (avec le diminutif bosniaque Vlaïco) est le nom du prince valaque qui conquit Nicopolis. Tihomir, le père de ce Basarab qui vainquit dans les Carpathes le roi de Hongrie Charles Robert, rappelle les Crescimir croates et la série de noms serbes terminés par cette finale *mir ;* les Tihomir ne manquent pas dans la Serbie du moyen-âge. Enfin Mircea, le grand prince valaque qui régna au commencement du XV-e siècle, est l'homonyme du seigneur d'Avlona et de Kanina à la même époque, Mrkscha.

---

[1] On trouve ce nom aussi chez les Bulgares du XIV-e siècle.

CHAPITRE II

RELATIONS ENTRE SERBES ET ROUMAINS

— COMUNICATION FAITE LE 10 NOVEMBRE 1913 À L'ACADÉMIE ROYALE SERBE —

MARC,
fils de Radu de la Afumaţi, prince de Valachie.

CHAPITRE II

Relations entre Serbes et Roumains

— Communication faite le 10 Novembre 1913 à l'Académie Royale Serbe —

Il y a eu un temps où la Péninsule balcanique entière, ainsi que le cours du Danube et la citadelle des Carpathes, appartenaient à la race thraco-illyrienne. Cette grande race, qui habitait aussi les vallées de l'Asie Mineure, n'a disparu certainement que de nom. Il n'y a pas une population du Sud-Est européen, jusqu'au paysan turc de Thrace, qui a changé beaucoup plus d'aspect que de race, qui n'ait gardé quelque chose dans le sang, dans le caractère, dans les mœurs, dans les pratiques de la vie et dans son art populaire, de ces ancêtres. Latins, Slaves, Albanais, Grecs, Turcs aussi, dans un certain sens, ils sont unis, sans le savoir, par une parenté ancestrale décisive.

Mais, lorsque, par des infiltrations lentes de laboureurs italiens, antérieures aux guerres de domination des Césars dans la Péninsule, la couche romaine s'étendit sur ce vieux fonds barbare, qui cessa désormais d'être visible, la Serbie ne fut pas moins conquise par les nouveaux venus que les pays gètes et daces du Danube. L'afflux slave qui submergea pour quelque temps aussi les versants des Carpathes, et non sans une influence ethnique sensible, ne détruisit pas cette alluvion latine non plus. Les anthropologues ont des raisons de douter en ce qui con-

cerne la pureté slave des habitants des pays serbes. Une seconde relation très étroite s'était donc établie à l'époque romaine entre ceux qui plus tard devaient paraître dans l'histoire comme Roumains et comme Serbes, — deux races, deux langues, deux groupes d'États, deux concentrations politiques.

Les premières relations entre l'organisation politique serbe, comme joupanie, grande-joupanie et enfin royaume, Tzarat, despotat, d'un côté, et, de l'autre, celle des Roumains, comme Voévodat au prestige royal et à l'influence impériale, de «tout le pays roumain» (Valachie), — la Moldavie ne vint qu'ensuite —, ne datent que des derniers temps du moyen-âge, du XIV-e siècle. Et il est bien facile d'expliquer ce fait. L'organisation serbe avait commencé du côté de la Mer Adriatique, dans la Dioclée, influencée sous tous les rapports par la vie de l'Occident latin; elle se fixa et se consolida ensuite dans la région intérieure de la Rascie, elle arriva à son plus grand éclat et à son influence la plus étendue sous Étienne Douchane, en Macédoine, avec la tendance, naturelle à tous les imitateurs de l'Empire romain d'Orient, d'avancer vers Salonique, vers Constantinople peut-être, d'annexer l'Épire albanais, la Thessalie vlaque où les deux nations eurent pendant longtemps un contact permanent: c'est seulement par suite de l'attaque ottomane que la vie de la nation se concentra, sous le cnèze Lazare, parti de Roudnic, sous Étienne le despote et sous les Brancovitsch, sur le Danube.

Et le Voévodat valaque venait à peine d'y arriver. Sa première capitale fut Argeș, dans les montagnes du côté de la Transylvanie, et son

origine doit être cherchée dans les formations politiques patriarcales qu'influençait le développement et l'expansion du royaume de Hongrie. La première direction fut, malgré la réunion, dès le commencement, du Voévodat occidental, sur les bords de l'Olt et du Jiiu, vers Silistrie, possédée par Mircea, vers la Dobroudscha dont on avait emprunté le premier Métropolite, pris à Vicina, vers Constantinople et le Levant. D'Argeș, le centre de gravité se déplace vers Câmpulung, Târgoviște, Bucarest. Ce n'est que plus tard qu'on peut constater, à cause des relations avec les Angevins de Bude et à cause des difficultés dans lesquelles ils se débattaient, l'autre tendance, de réunir au territoire de la rive droite de l'Olt ce Banat de Severin, fondé par les Hongrois vers 1200 pour pouvoir intervenir à tout moment dans la vie de la Péninsule Balcanique : c'est par suite des changements provoqués outre-Danube par Louis-le-Grand, fondateur du Banat bulgare sur les ruines du Tzarat bulgaro-serbe de Stratschimir, que les troupes du prince Vlaicu (Vladislav) parurent dans Vidin, qui l'acclama roi et que des relations naturelles s'établirent, même après l'abandon de cette ville, avec la rive droite du fleuve.

A la même époque un moine de race mélangée, «Grec» de Macédoine par son père, natif de Prilep ou de Kastoria, Serbe par sa mère, parent de Lazare et intime de ce prince, qui l'employa à réconcilier l'Église de ses Etats avec le Patriarcat byzantin, Nicodème, élève des cloîtres de l'Athos, revenait dans son pays pour y fonder des établissements religieux à leur image, dépendant de l'autorité de l'État, mais indépendants de l'action des évêques. Il ne trouva pas dans la Kraïna da-

nubienne la paix assurée qui lui était nécessaire. Les Turcs s'approchaient, et il voulait échapper aux dangers futurs de leur conquête. Ayant passé donc le Danube, il demanda abri et protection au Voévode valaque, qui était en état d'empêcher l'offensive ottomane sur ses propres terres. Il bâtit pour ce patron, puis pour le nouveau prince Radu, frère du précédent, le petit monastère, à la manière athonique, en trèfle, avec la tour à côté, de Vodița, puis plus haut, vers les Carpathes de Transylvanie, celui de Tismana, qui, plusieurs fois refait, existe encore, probablement aussi celui de Gura Motrului[1] et enfin celui de Prislop, dans ce pays du Hațeg, qui appartenait, nous le croyons, alors à la Valachie. Tismana resta cependant le centre de son activité, et il y mourut en 1406. Ses restes, ensevelis d'abord en terre roumaine, furent transportés ensuite à Ipek, mais en 1653 encore le patriarche Macarius d'Antioche faisait ses dévotions à Tismana devant la tombe de cet apôtre de l'ascétisme lettré.

On conserve encore dans ce couvent le vêtement du saint, en brocart rouge, orné de soie jaune[2], et le Musée de Bucarest a peut-être de lui une épitaphe digne d'être comparée à celle de Salonique[3] et un bel Évangéliaire slavon, qui porte de sa main, à la fin, la date de 6913 (1404-5).

A cette date, on célébrait l'office en slavon dans presque toutes les églises de la principauté de la Valachie, ainsi qu'en Moldavie, où les monastères, de règle athonique, de Neamț et de Bis-

---

[1] *Travels of Macarius*, traduction Balfour, II.
[2] Ștefulescu, *Tismana*, 2-e édition, p. 28.
[3] Sp. Cegăneanu, *Museul Național de Antichități, obiecte bisericești*, Bucarest 1911. Cf. *Annales de l'Académie Roumaine*, XXXIV, p. 455.

ROXANE,
fille de Neagoe et de Militza, femme de Radu de la Afumaţi et de Radu Paisié, princes de Valachie.

triţa, sinon de Moldoviţa aussi, avaient été fondés, avec le concours du prince Pierre, par des disciples du Saint. L'hellénisme religieux, introduit par les premiers Métropolites, qui furent des Grecs, à partir du fondateur même, Hyacinthe, venu de Vicina, avait été vaincu dans les deux pays par la propagande énergique de Nicodème, dont les cloîtres étaient libres de toute autorité épiscopale. Aidé aussi par l'ancienne influence slave qui avait rayonné d'outre-Danube — tandis que les centres de la culture grecque étaient très éloignés —, il établit par sa victoire l'influence culturale slavone au milieu des Roumains et rendit possible la perpétuation dans leurs pays de la civilisation serbo-bulgare, chassée de ses premiers foyers par le tumulte tragique de l'invasion turque.

II.

Le nom de Vlaicu est certainement slave : il est usité à cette époque en Bosnie. Radu, celui de son frère, renvoie aussi aux Slaves de l'Adriatique, et ceux des fils de Radu, Dan (Daniel) et Mircea, sont tirés du même monde — Mrkscha étant le dominateur contemporain, slavo-grec, d'Avlona, la Valona d'aujourd'hui. Les relations entre la nouvelle dynastie roumaine d'Argeş et celles de la rive droite du Danube étaient, sans doute, très étroites et fréquentes. Alexandre, père de ce Vlaicu, portait le même nom que le Tzar Alexandre de Trnovo, et la femme de ce dernier était la fille de Basarab, père du premier ; c'est la raison pour laquelle les Roumains combattirent aux côtés des Bulgares dans cette bataille de Velboujd-Kustendil, à laquelle assista, dans le camp serbe, Douchane lui-même, comme héritier de la couronne royale. Des filles d'Alexandre avec une catholique de Hongrie, Claire, l'une fut l'épouse de ce Sratschimir de Vidin, fils d'Alexandre, qui avait sous son sceptre aussi la région serbe voisine [1], et l'autre, Anca, partagea le sort du faible et malheureux fils de Douchane, Ouroch: les «poméniks» serbes connaissent son nom [2]. Il paraît même que Vlaicu combattit contre le Kral Voucachin pour

---

[1] Ruvarac, dans *l'Archiv für slavische Philologie*, XI.

[2] Hurmuzaki, I, p. 158, no. CXXII ; Jireček, *Gesch. der Serben*, I, p. 414.

venger Ouroch, son beau-frère, et que Sratschimir, le second beau-frère, aidé par des Turcs, prit part aux hostilités [1].

A partir de Mircea, les princes valaques trouvent leur place dans les Annales serbes. D'après une version de ces Annales, une fille de Lazare aurait été la femme du prince Radu, père de Mircea, tandis qu'une autre épousait ce Nicolas de Gara qui joua un grand rôle dans l'histoire de la Hongrie, mais qui fut mêlé aussi à la carrière de Mircea, à l'époque de la bataille de Nicopolis. Lorsque, en 1394, cinq ans après la catastrophe serbe de Kossovo, Baïézid vint en Valachie pour mettre à la place de Mircea, inébranlable dans sa politique chrétienne, ce Vlad qui ne pouvait être qu'un bâtard de Vlaicu-Vladislas, ayant vécu peut-être sur la rive droite du Danube, il était accompagné cependant, aussi bien par le despote Étienne, fils de Lazare et vassal bien soumis du nouvel «empereur» ottoman, que par Marc Kraliévitsch, fils du roi Voucachine, tué par les Turcs sur les rives de la Maritza en 1371, neveu du despote Ougliécha qui succomba aux côtés de son frère, et le héros glorifié à travers les siècles par la ballade serbe, ainsi que par un des Dragasès de Kustendil, apparentés à la dynastie bulgare de Trnovo, Constantin, beau-père de Manuel, empereur de Byzance. Ils succombèrent tous les deux dans le combat de Rovine, au milieu des marécages du district de Dolj, du Jiiu inférieur — *rovine* signifie marécage —, «près de Craiova» (d'après Orbini)», le 10 novembre de cette année [2].

---

[1] Engel, *Geschichte von Serwien*, p. 321.

[2] Voy. ma *Chilia şi Cetatea-Albă*, p. 15 et suiv. et la préface au vol. III de mes *Studii şi documente*.

Ce ne fut pas la dernière apparition d'Étienne en terre valaque, où il se sentit bientôt tellement chez lui, qu'il réunit au domaine de Tismana un certain nombre de villages du territoire qui lui appartenait [1]. Après la bataille d'Angora, où Baïézid, son suzerain, fut battu, pris et retenu jusqu'à la mort par Tamerlan, le jeune despote passa d'Asie en Europe pour se refugier en Valachie, où il aurait reçu, de la part de Mircea, qui l'aurait aussi conduit dans ses États, la réception la plus honorable ; mais il est à présent avéré que le jeune despote et son frère débarquèrent à Raguse pour se rendre auprès du mari de leur sœur, Georges Strachimir, seigneur de la Zenta. Étienne soutint, de même que Mircea, la cause de Mousa, ce fils de Baïézid qui se contentait d'être le suzerain des princes libres du Danube, d'où les Bulgares avaient disparu depuis une dixaine d'années. Après la première défaite de ce prince, il se retira à Constantinople, qui lui avait conféré ce titre de despote, dû à un lien de parenté avec les Paléologues, que portait Mircea aussi, par rapport à la domination sur les terres de Dobrotitsch, et un vaisseau impérial le mena aux bouches du Danube [2]. Puis, revenu à Belgrade, il resta, tout aussi bien que Mircea lui-même, le principal appui du Sultan favorable aux chrétiens, l'allié de Mousa, jusqu'à la défaite définitive que lui infligea Mohammed I-er [3].

---

[1] Hasdeu, *Archiva istorică*, I[1], p. 17 et suiv.

[2] Gelcich, *Diplomatarium ragusanum*, pp. 123-124 et Stanojevic, dans *l'Archiv für slavische Philologie*, XVII, p. 443 ; Melchisedec, dans la *Revista pentru istorie, archeologie şi filologie*, III (année II, vol. I), p. 22.

[3] Annales serbes, version Pejačevic, dans l'*Arkiv za povjestniku jugoslavensku*. Cf. mes *Notes et extraits*, I, pp. 122-123 ; II, p. 83 et suiv.

SAINTE ÉLISABETH,
peinture de l'église épiscopale d'Argeș.

Devant ce nouvel «empereur», restaurateur de l'Empire unitaire, Mircea et Étienne, dont la politique, déterminée par les mêmes conditions géographiques, était tellement semblable, durent baisser la tête. Par la conquête passagère de Severin, attestée par la chronique ottomane[1], la liaison entre les deux princes était dorénavant empêchée. Ils étaient contraints pour se maintenir dans des circonstances très difficiles, dans une situation manifestement amoindrie, d'être les vassaux du roi de Hongrie Sigismond, empereur.

Étienne et Lazare sont mentionnés dans les «poméniks» de Tismana et de Râmnicu-Vâlcii[2] parmi les membres de la famille régnante en Valachie au XIV-ème siècle, et à leur suite apparaît Georges Brancovitsch aussi. On n'a pas d'annales valaques contemporaines, qui auraient contenu sans doute la mention des choses qui se passèrent de l'autre côté du Danube, en Serbie; celles qui furent rédigées au XVI-ème siècle, sous l'influence de la princesse Chiajna, fille du Moldave Pierre Rareș et d'une «Despina» de la lignée des Brancovitsch, n'ont, bien entendu, aucun motif de dépasser dans l'exposition des faits les limites de la principauté. Mais toutes les versions des Annales serbes portent la mention de la mort de Mircea, et c'est uniquement par cette source que nous en connaissons la date: 31 janvier 1418[3]. Quelques lignes plus loin on trouve la mention de la campagne entreprise par les Turcs en Valachie pour remplacer Michel, fils de Mircea, par

[1] Leunclavius, *Historiae Sultanorum othmanidarum*, pp. 473-474.
[2] Ștefulescu, loc. cit., p. 174; *Sfânta episcopie a Râmnicului*, 1906, p. 256.
[3] D'après d'autres versions, le 1-er janvier, le 4 février ou bien même le 31 novembre 1418.

le fils de Dan I-er, mort dans la captivité bulgare [1]; on a même le mois et le jour où eut lieu la bataille: le 15 août de l'année 1420 (pas 1421).

A ce moment il n'y a plus d'initiative politique dans un pays aussi bien que dans l'autre. Étienne est le vassal très dévoué de Sigismond, et Dan lui-même n'est que le capitaine du même roi contre les Turcs, ses anciens protecteurs, le collègue du Florentin établi sur la frontière du Banat, Pipo Spano; il n'a plus Severin, où dominent maintenant les Hongrois. S'il prit part au combat de Goloubatsch, l'ancienne place de refuge de Mousa, contre les Turcs du Sultan Mourad II [2], ce n'était pas sa propre politique qu'il suivait, mais bien celle du maître dont il dépendait complètement.

Georges Brancovitsch, le second despote serbe de la «Podounavia» de Semendrie et de Belgrade a plutôt à faire avec les Vénitiens et les petits seigneurs de l'Adriatique: son État n'eut pas plus de consistance que son action personnelle. En ce qui concerne la Hongrie, elle était, sous Hunyady, la dominatrice du Danube serbe, ou plutôt ce lieutenant du royaume, ce capitaine de croisade, ce tuteur du roi Vladislav, appelé de Pologne pour défendre le royaume branlant des Angevins, poursuivit-il une politique propre, qui consistait à grouper autour de sa personne les forces des Roumains de Transylvanie, dont il descendait lui-même, ainsi que celles des Moldaves et Valaques, et à faire de Brancovitsch, de bon gré ou non, l'auxiliaire d'une guerre de délivrance chrétienne.

---

[1] Annales bulgares, publiées par J. Bogdan, dans *l'Archiv für slavische Philologie*, XIII.

[2] 1428. — Récit dans Dlugosz.

C'est ce qui explique la trahison, en 1448, de ce dernier, qui ne voulait pas de guerres infinies sur son territoire, déjà libéré, mais pour un idéal qui n'était pas le sien, ainsi que son acte de résipiscence, la médiation de la paix de 1452 entre le Sultan et le gouverneur de Hongrie [1].

Bientôt, avec les malheureux fils de Georges, deux fois chassé de ses possessions, la Serbie finit, quelques années avant l'annexion par les Turcs de la Bosnie et de l'Herzégovine.

---

[1] Mes *Acte și fragmente*, III; „Annales de l'Académie roumaine", 1913, mémoire sur le traité de Mohammed II avec Féra.

III.

Jusqu'à ce moment même quelque chose de l'impérialisme du grand «Imperator Stephanus» était resté dans la conception de ces pauvres despotes, en butte, en même temps, à des maîtres turcs et à des protecteurs chrétiens qui ne leur étaient pas, souvent, moins durs: on le voit bien dans leur action de patrons au Mont Athos, où ils étaient les continuateurs de traditions qui remontaient à Némania. Ces traditions cherchaient un refuge, cet idéal byzantin, un appui, après la catastrophe des empereurs, des Tzars et de tous leurs successeurs de même race.

On le trouva en Valachie d'abord, où régnaient des princes portant déjà dans leur titre ce *Io* (Jean) des Tzars bulgares qui n'était pas seulement une formule courante de chancellerie, mais aussi une affirmation de droits, qui signaient et scellaient de rouge, qui faisaient figurer dans leurs sceaux les deux figures impériales de Byzance et qui étaient représentés sur les murs de leurs églises vêtus comme des Césars, la couronne sur leur front. Les Annales serbes acceptent immédiatement cette continuation de l'ordre politique romain en Orient par les Roumains: le Sultan est bien le Tzar, mais à côté de ses exploits on donne les événements qui se passent chez les «Hongrovalaques» et chez les Moldaves. Les relations hié-

PIERRE RAREȘ,
prince de Moldavie (1527-38 ; 1541-6),
époux d'Hélène Brancovitsch.

rarchiques que noua avec le Patriarcat slave d'Ochrida la Valachie dès avant le Concile d'Union de Florence, où elle ne fut pas représentée, et, bientôt après [1], la Moldavie d'Étienne-le-Grand, étaient comme un complément de ces relations politiques qui tendaient à donner une nouvelle forme nationale à une tradition qui paraissait inévitable pour cet Orient chrétien.

Si, parmi les fuyards qui contribuèrent, par leur ambition et leurs connaissances, à l'organisation politique des principautés, on ne trouve pas au premier abord des Serbes, on le comprend bien en pensant à l'apport considérable que la race fournit au XVI-ème siècle à cette classe des renégats quî conduisait le nouvel Empire de Constantinople. Mais déjà le Patriarcat d'Ochrida se relevait, avec des prélats qui étaient en relation avec la dynastie des Brancovitsch, et un Slave, dont le père avait vécu à la Cour du Despote Georges, Niphon, devenu Patriarche de Constantinople, après avoir été Métropolite de Salonique, et destitué ensuite peut-être à cause de son origine et de ses tendances nationales, fut appelé par le prince valaque Radu-le-Grand pour constituer canoniquement l'Église de son pays.

Radu avait fait épouser à un de ses boïars, Pârvu, fils de sa sœur et du Grand-Logothète Staïco, la fille de «feu Démètre Yakchitsch», parent des Brancovitsch, et le fils de celui-ci, un second Démètre, prit part aux luttes entre les partis valaques: Mihnea, le successeur, imposé par les Turcs, en 1508, de Radu, contre Danciu, fils de Basarab, soutenu par les Hongrois, fut tué à Sibiiu-Hermannstadt, où il s'était refugié, au mois

[1] I. Bogdan, *Documentele lui Ştefan-cel-Mare*, Bucarest 1913.

de mars 1510, par ce prétendant évincé et par Yakchitsch : ils succombèrent tous les deux sous les coups des bourgeois saxons qui étaient accourus pour venger le meurtre de leur hôte [1]. Et les annales serbes ne manquent pas de mentionner cet exploit.

On voit encore à Lopouchnia, dans le district danubien de la Kraïna, les restes de la belle église, en style traditionnel, oblongue, avec des absides arrondies et une grosse tour, que fit bâtir en 7009 (1500-1), la dédiant à St. Nicolas, ce Voévode Radu, qui renoua les relations avec les Serbes, et son proche parent, le burgrave Gherghina ; ce n'est que dix ans plus tard que l'intérieur fut peint par le knèze Bogoé et sa femme Mara. Un monastère subsistait autour de l'église, car il est fait mention de l'hégoumène Théodore [2].

Enfin Radu avait donné déjà asile au moine serbe Macarius, qui, parti de Venise, passa quelques années à Cétinié, où il imprima les premiers livres d'église en slavon : en 1508 paraissait, pour les Roumains aussi bien que pour les Slaves balcaniques, un Évangile richement ornementé, et, dans la notice finale, Mihnea, successeur de Radu, est intitulé, d'après la tradition des despotes serbes, aussi Grand-Voévode de la «Podounavie» [3].

A la Cour de Radu vivait un jeune prétendant qui n'avait pas encore divulgué son origine princière comme fils de Basarab III ou IV : Neagoe,

---

[1] Hurmuzaki, XV, à cette date.
[2] Bals, dans le *Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice*, IV, p. 194 et suiv.
[3] Bianu et Nerva Hodoş, *Bibliografia românească*, I, p. 6.

dont la mère, sœur des puissants boïars de Craiova, s'appelait Negoslava, nom d'un caractère serbe prononcé, ce qui ferait supposer des parentés, inconnues, du côté de la Serbie; un de ses frères, Barbu, a dans son nom une dérivation vénitienne (Barbo), nécessairement par la Serbie. La famille avait des accointances au-delà du Danube, car elle y fit des dons, comme au monastère d'Opovo, et, lorsque le monastère de Bistriţa fut élevé à leurs frais, on y transporta les reliques de St. Grégoire le Décapolite, découvertes dans un couvent serbe, où elles avaient été apportées par des fuyards de Constantinople [1].

Le Métropolite de Radu fut bientôt le Serbe Maximien, qui n'était autre que le fils d'Étienne et le neveu de Georges Brancovitsch: il aida à conclure la paix entre le prince valaque et son voisin de Moldavie, Bogdan [2]: chargé d'une mission en Hongrie après la mort du prince, il passa ensuite à Crouchédol, où il se fixa [3].

Radu était sans doute encore sur le trône de Valachie lorsque Neagoe épousa une de ces descendantes de Georges Brancovitsch qui avaient probablement accompagné leur parent, le Métrotropolite Maximien: Militza, la «despina», fille de Lazare et, elle aussi, petite-fille de l'ancien despote de Semendrie.

Cette femme de haute lignée, descendante de la dynastie serbe et des Paléologues, par sa mère Hélène, dut inspirer à Neagoe l'envie de se saisir du pouvoir, ce qui lui réussit par la révolte qui

---

[1] Acoiouthie du Saint, dans les „Annales de l'Académie Roumaine", XX, p. 243; XXI, p. 11.
[2] Bogdan, *Vechile cronici*, p. 178; *Cronice inedite*, p. 48.
[3] Engel, *Geschichte von Serwien*; *Glasnic*, année 1859, XI.

éclata contre Mihnea le catholique, le persécuteur des boïars, dont le grand massacre est noté dans les annales serbes. Devenu prince, il fut le magnifique protecteur des arts, qu'on connaît : il envoyait à Venise et à Raguse des Serbes de Dalmatie, comme ce Jérôme Matievich, Ragusan lui-même, son médecin, qui fut créé chevalier par le doge [1]. C'est à son initiative que fut dûe la fondation du célèbre monastère d'Argeș, le plus riche de la Valachie, par l'ornementation et la valeur des matériaux. Par son intervention Neagoe reprit au Mont Athos la tradition des Brancovitsch et, en honorant les reliques de son ancien maître Niphon, il renouvela par ses œuvres l'aspect entier de la Montagne Sainte.

Neagoe, qui se faisait appeler comme prince Basarab, mourut en 1521, laissant à sa veuve un fils qui portait le nom impérial de Théodose: une de ses trois filles, qui l'avaient précédé dans le tombeau, s'appelait, comme la mère de Maximien, fille d'Arianite Comnène, Angéline. Alors que, des deux autres filles, Roxane épousait le prince Radu d'Afumați, Stana devint la femme du Voévode de Moldavie Étienne-le-Jeune ; elle dut emmener dans cette principauté Hélène, dite aussi Catherine, fille du despote Jean, fils lui-même d'Étienne : elle devint, après un changement de règne, la seconde épouse de Pierre Rareș, un des plus grands parmi les princes moldaves.

On sait pertinemment qu'il employait des Serbes comme soldats [2]. N'étant pas satisfaite du récit bref et simple des anciennes Annales, Hélène

---

[1] Hurmuzaki, VIII, p. 45, no. LV; *Archiva societății științifice și literare din Iași*, année IX, p. 66 et suiv.

[2] Iorga, *Studii și documente*, XXIII, p. 24.

ALEXANDRE LĂPUȘNEANU,
prince de Moldavie, époux de Roxane, fille d'Hélène Brancovitsch,
et son fils Constantin.

confia au moine Macarius, qui fut évêque de Roman, la mission de rédiger une large chronique encomiastique, avec des phrases empruntées au luxuriant Byzantin Manasse. On a d'elle après la mort de son mari — car elle survécut des années à Pierre, ainsi que Militza avait survécu à Neagoe— une église à Suceava, celle de la Résurrection, et deux belles et grandes églises à Botoșani, l'Assomption (Uspenia) et St. Georges, et dans l'inscription dédicatrice elle prend avec fierté le titre de „fille du despote Jean le Tzar [1]". La Montagne Sainte eut sa part de ses libéralités. Femme intelligente, cultivée et énergique, elle obtint du Sultan Soliman le pardon de son mari chassé de Moldavie et refugié dans le château de Csicsó en Transylvanie par la belle lettre slave qu'elle adressa au «Tzar» païen [2].

Elle eut deux filles, et les deux furent parmi les donatrices du Mont Athos : on voit encore le bel Évangile donné par Chiajna, épouse du prince Mircea-le-Pâtre (Ciobanul), au couvent de Dionisiou. Quant à Ruxanda, qui épousa le cruel prince moldave Alexandre Lăpușneanu, qui fut, à cause de ses péchés, très large envers les églises, le Dochiariou est sa fondation, et, après sa mort, la pieuse veuve racheta les monastères que le Sultan voulait vendre aux enchères pour en retirer l'arriéré du tribut [3]. Elle avait recueilli, comme descendante des princes serbes, les arrière-petits-fils du «Hertzeg» Stipan : Georges, Paul, Étienne, Catherine et Marie [4]. Celui qui écrit la lettre signe

---

[1] Kozak, *Inschriften aus der Bukovina*, I, p. 143 ; Iorga, *Inscripții*, I, p. 219, no. 1 ; p. 220, no. 1.

[2] Ureche, dans Kogălniceanu, *Letopisiți*, I, p. 198.

[3] Hurmuzaki, XIX, p. 46 et suiv.

[4] Jireček, *Spomenik*, XI, Belgrade 1892, pp. 90-1 I, no. 95.

Dragomir le Serbe. Enfin Pierre, prince de Valachie (1559-68), fils de Chiajna, épousa en 1563 Hélène Chérépovitsch de Transylvanie, qu'il répudia aussitôt ; on ne connaît pas le sort de leur fille, Tudoritza [1].

Ajoutons que ces princes introduisirent les trouvères serbes aux Cours de leurs maris, que leurs ballades passèrent bientôt en roumain et que les exploits de nos princes furent ensuite célébrés d'après ces modèles [2].

---

[1] Hurmuzaki, XI, table des noms.

[2] Voy. notre étude, publiée en 1910, sur la „Ballade populaire roumaine : son origine et ses cycles".

IV.

Il n'y aura plus désormais — car l'ancienne dynastie finit comme descendance légitime, — dans les deux principautés de relations entre les Voévodes de Bucarest et de Jassy et les représentants des Maisons princières serbes. Il est certain que ce Georges Brancovitsch, frère du Métropolite transylvain Sabbas, nommé pour les Roumains et pour une minorité serbe, ce bizarre aventurier qui joua pendant de longues années le rôle d'agent du prince de Valachie Şerban Cantacuzène et auprès de l'Empereur pour aider ensuite la Maison d'Autriche contre les Turcs, espérant être reconnu comme despote de la Serbie libérée et qui finit misérablement comme prisonnier d'État, était un imposteur. Les Roumains ont conservé de cet homme habile et hardi, qui se faisait appeler aussi Brâncoveanul dans ses dons aux églises de Transylvanie, une compilation de chroniques, inférieure à l'ouvrage serbe, où la vérité et la falsification sont mélangées d'une si originale façon — et dont M. Silviu Dragomir a fait aussitôt une large analyse critique dans notre revue «Neamul Românesc Literar» (année 1911) — est aussi une importante contribution à l'histoire des Roumains.

Comme mercenaires aussi, les Serbes eurent à faire avec les princes du Danube. Lors de la guerre austro-turque ouverte en 1593 par le Vizir Sinan, l'élément serbe du Banat, révolté, sous Théodore Vladica et autres chefs, acclama Sigis-

mond Báthory, prince de Transylvanie, comme roi. Dans l'armée valaque de Michel-le-Brave il y avait bon nombre de troupes de cette nation. Leurs commandants en 1600 étaient l'odabachi Petco et Nicolas, ayant sous leurs ordres 1.608 soldats ; mais le prince victorieux entretenait aussi des «bechlis» serbes, avec le capitaine Marco et Jivco le Noir ; le chef des trabants était aussi un Serbe[1]. Marco ou Déli-Marco, Marco le Hardi, était un Dalmatin, qui avait servi d'abord sous Sigismond : on le vit arriver avec ses cavaliers jusque sous Plevna ; après la mort de son maître il fut traîné au supplice par les Hongrois, avides de vengeance contre tous ceux qui avaient servi fidèlement, jusqu'au bout, l'exécré «Mihály Vajda». Un Yovan Brancovitsch était, avec le Hongrois Gaspard Sibrik, à la tête des cavaliers du Voévode. Baba-Novac, un autre Serbe, qui avait répandu la terreur autour de lui, périt dans les flammes à la suite de la catastrophe de Michel. Enfin c'était un Serbe que ce Georges Rácz, «Raţ Giurgiu», Ban de Craiova, capitaine de Deva, agent diplomatique du même prince roumain, qui devait périr en 1611 combattant sous les drapeaux hongrois contre le successeur de Michel, Radu Şerban[2].

Parmi les Seïmens qui servirent les princes valaques suivants jusqu'à leur révolte sous Mathieu Basarab et à leur destruction par Georges Rákóczy II, les Serbes étaient représentés, de même que les Bulgares, mais bientôt l'attention des princes roumains se tourna presqu'exclusivement vers ces derniers : Mathieu était invité à faire lever contre les Turcs le drapeau au lion bulgare.

---

[1] *Annales de l'Académie Roumaine*, XXI, p. 468. Cf. Hurmuzaki, XII, table des noms.

[2] *Annales de l'Académie Roumaine*, loc. cit., pp. 469-472.

MARICA,
fille d'Alexandre Lăpuşneanu, prince de Moldavie.

V.

Du reste, l'époque des Phanariotes s'ouvrit dans quelques dizaines d'années : l'activité politique des principautés avait cessé. Quant aux Serbes, la Maison d'Autriche avait pris sur elle de remplir par l'annexion toutes leurs espérances d'avenir.

La révolte de Carageorges mit fin à cet idéal, au timbre impérial de la monarchie voisine. Nous montrerons au cours d'un troisième chapitre la part qu'eurent les Roumains dans ce mouvement et les leçons qu'ils en tirèrent. Et, dans notre «Histoire des États balcaniques», nous rappelons ces relations littéraires de Dosithée Obradovitsch, précepteur des neveux du Métropolite moldave Gabriel Callimachi et ami de l'évêque de Roman Léon Gheuca, et de Vouk Karadschitsch, qui recueilit pour l'initiateur des écoles nationales en Moldavie, Georges Asaki, des ballades roumaines, relations qui, au commencement d'une nouvelle ère, renouvelèrent les rapports entre les deux nations. Nous pourrions faire ressortir les protestations d'amitié des princes serbes, des Obrénovitsch aussi bien que des Carageorgévitsch, envers leurs voisins valaques et moldaves, les séjours prolongés des cnèzes en exil sur la terre roumaine et les sentiments de sympathie qu'ils en gardèrent, jusqu'au vieux Miloch qui s'empressait de féliciter l'Assemblée de Bucarest pour la double élection du prince Couza, qui signifiait

l'Union roumaine. Et, en 1866 même, le lendemain de l'élection du prince Charles, la Serbie de Michel, prête à la guerre, se déclarait disposée à soutenir la Roumanie contre les menaces turques, alors que dans la résidence du prince Nikita les Voévodes levaient les verres pour saluer l'avènement de Charles I-er.

*

Ce qui est arrivé hier était donc naturel. Les traditions de la Moldavie et de la Valachie des anciens princes nous montraient la voie, toute parsemée de leurs riches dons et de leurs sacrifices magnifiques, tendant vers la fraternité chrétienne, vers la liberté paisible et souriante. Alliées par le sang, rapprochées par des traditions communes, les deux nations serbe et roumaine étaient particulièrement faites pour s'entendre et se soutenir en attendant que les idées saines triomphent partout ailleurs contre les rancunes et les appétits haïssables. Une grande mission était réservée à ce Sud-Est européen, où la diversité des caractères ethniques ne doit pas signifier l'envie, l'injustice, l'arrogance et la haine: pour la remplir il fallait se donner seulement la peine d'éloigner des intrigues qui venaient toujours du dehors et qui avaient le but d'asservir ces pays par leurs propres forces. Ceux qui se se sont aperçus les premiers de ce danger ont bien mérité aussi de la paix et de la civilisation humaine.

CHAPITRE III

⊙

RELATIONS MODERNES ENTRE SERBES ET ROUMAINS: LE CLOCHE DE CARAGEORGES DESTINÉE À LA CHAPELLE DE TOPOLA (DÉCOUVERTE À CRAIOVA)

⊙

THÉODORA,
fille d'Alexandre Lăpuşneanu, prince de Moldavie.

CHAPITRE III

Relations modernes entre Serbes et Roumains: La cloche de Carageorges destinée à la chapele de Topola (découverte à Craiova).

L'église de Madona Dudu, à Craiova, qu'on vient de démolir, pour la remplacer par une autre, de proportions plus larges, avait été bâtie elle-même sur les fondements d'un édifice plus ancien. On savait par des images, des objets du culte qu'elle existait en 1763, lorsqu'elle comptait parmi ses protecteurs des boïars de la famille Geanoglu, dont l'un fut conduit à sa sépulture, en 1773, par les hussards russes de l'armée d'occupation, et des riches marchands, comme ce Hagi Constantin Pop, chef d'une grande maison de commerce à Sibiiu (Hermannstadt) et mari de la fille d'un boïar d'Olténie. Les recherches de M. le professeur Étienne Ciuceanu ont découvert le tombeau d'un Caïmacam ou lieutenant de prince des cinq districts au-delà de l'Olt, Constantin, originaire de Constantinople et mort en 1784, puis celui du Clucer Constantin Fotescu, de la même époque.

Les Russes, qui restèrent dans cette région à deux reprises, de 1806 à 1812 et de 1828 à 1829, avaient choisi, à ce qu'il paraît, l'église, qui s'appelait au début «Maica Precista ot Dud», la Vierge du Mûrier, pour leurs cérémonies militaires. Un officier, Grégoire Engelhart, mort en 1829, et un

autre, qui finit ses jours en 1833, sont enterrés près de ses murs. Une des cloches, donnée par le négociant Băluță Ioan en 1839, est de fabrication russe. Elle fut sans doute favorisée aussi par le général Isaïev, dont fait l'éloge la chronique écrite par l'ecclésiarque de l'évêché de Râmnic — car il resta trois ans à Craïova «et devint par ses bonnes actions comme un indigène, rendant aux boïars les honneurs qui leur étaient dûs, payant largement les soldats albanais et serbes et autres étrangers et régulièrement les Russes, rendant une justice entière et gardant le Danube, de Vidin à Ostrov, de sorte que les Turcs ne pouvaient plus passer en Valachie, à Craïova ou dans l'île [1]».

Le seconde cloche porte ces deux inscriptions en lettres cyrililiennes, que nous transcrivons en caractères latins:

SEMU ZVONU BIST TITORINU PERVONACIALNI
G. GEORGIE PETROVICIU VERHOVNI VOJDU
NARODA SERBSKOGA PRI DVORU VU
TOPOLA HRAMA TZERKVE ROJDES-
TVO PRESVIATIA BOGORODITZI;
SLITO U BELGRADA, LETA 1811.

SEMU ZVONU BISTU RUKODELATZ IOANNU
BOTTA RODOM IZU ERDELIA

(«Cette cloche a été donnée par le fondateur, premier gouverneur, gospodin Georges Pétrovitsch, chef principal de la nation serbe, à la cour de Topola, pour l'église dont le patron est la Naissance de la Très Sainte Mère de Dieu; fondue à Belgrade, en l'an 1811.

Cette cloche a été faite par Jean Botta, de Transylvanie.»)

[1] Papiu, *Tesauru de documente istorice*, II, p. 221. Il aurait été empoisonné par les Turcs *(ibid.)*.

Bota était Roumain, d'une famille qui a donné à notre littérature l'instituteur Moïse Bota de Lipova, auteur de fables et autres travaux en vers.

Quant à Georges Pétrovitsch, le «Grand Voévode du peuple serbe», c'est Carageorges, le libérateur de son peuple par la révolte de 1804 et les combats qui suivirent. Topola est son village d'origine, où il passa toute sa jeunesse. Kanitz nous décrit la petite chapelle obscure à laquelle était destinée cette cloche. On travaillait avant la guerre à une grande église-mausolée de la famille des Caragéorgevitsch, revenue sur le trône de Serbie.

Il s'agit de fixer ici seulement en quelques lignes les relations de Carageorges avec les pays roumains et la nation roumaine, pour pouvoir expliquer la manière dont la cloche a pu arriver à être retenue à Craiova pour plus d'un siècle [1].

Au mois de février les soldats des «dahis», des deys, chefs des Janissaires de l'espèce de Pasvan-Oglou, Pacha usurpateur de Vidin et dévastateur de l'Olténie, de Craïova elle-même, qui terrorisaient les provinces serbes, cherchaient à Topola Georges Pétrovitsch, Tschrni-Georges pour les siens, Cara-Georges pour les Turcs, Georges le Noir [2]. Il leur échappa par la fuite et commença

---

[1] Voy. pour le reste ma *Geschichte des osmanischen Reiches*, V, et mon *Histoire des États balcaniques* 1911, ainsi que l'analyse des derniers ouvrages sur lui (Yakchitsch et Gopcević), dans le *Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale*, année 1921, p. 64 et suiv.

[2] M. Pierre T. Demetrescu, doctorand en droit, demeurant à Paris, Armor-Hôtel, Rue de l'Arrivée, no. 20, m'écrivait, le 8/21 novembre 1913, pour me communiquer une tradition de famille d'après laquelle son arrière-grand'-mère, Stana, aurait été la soeur de Carageorges, laquelle aurait épousé à Vidin, où elle se serait refugiée, le fourreur Marin, staroste de la corporation, la noce ayant été célébrée à Ciupercenii-Vechi sur le Danube. Elle serait morte à Caracăl, âgée de 108 ans; son fils, qui vivait encore vers 1890, rapportait ces faits, que nous relatons, bien entendu, sous bénéfice d'inventaire.

bientôt cette guerre de haïdouks, qui fut le signal de la liberté nationale.

Un rapport du consul de France à Bucarest, daté du 9 juillet suivant, nous montre la manière dont la révolte fut considérée en Valache. Le prince Constantin Ipsilanti (Hypsilantis), qui espérait éunir une nouvelle province à ses possessions — on croyait en juillet 1807 que le Tzar l'avait créé «roi de Bessarabie, Moldavie, Valachie et Serbie» et que son fils Alexandre, le futur chef malheureux de la révolution grecque, allait épouser la sœur de l'Empereur, la célèbre Grande-Duchesse Ca» therine [1] —, voyait dans ce mouvement l'action de la Russie et de l'Autriche même. «Quoi qu'il en soit, cette levée de boucliers des Serviens contre la Sublime Porte a été vue avec satisfaction en Valachie, et les principaux boïars de ce pays désirent assez publiquement que la Servie soit enlevée à l'Epire ottoman [2]». Ipsilanti intervint pour les demandes de réformes des «cnèzes» et pour une amnistie [3].

Il est vrai que plus tard, en 1805, quand le même prince et son voisin Alexandre Mourousi, de Moldavie, essayèrent d'une médiation, Carageorges leur opposa brutalement sa démocratie paysanne. L'ancien soldat des «Freikorps» autrichiens dans la guerre de 1789-91, l'ancien marchand de porcs en Autriche connaissait assez bien le régime phanariote pour dire vertement à la face de ses représentants qu'il ne peut rien y avoir de commun entre eux, exploitateurs des pauvres sans défense, et lui, chef de gens «qui ne voulaient point être traités comme des animaux [4]».

---

[1] Naum Râmniceanu, dans Erbiceanu, *Cronicarii greci*, p. 275.
[2] Hurmuzaki, XVI, pp. 650—651, no. MDLXI.
[3] *Ibid.*, p. 662, no. MDLXI.
[4] *Ibid.*, p. 686, no. MDLXXXII.

MICHEL-LE-BRAVE,
prince de Valachie, de Moldavie et de Transylvanie
(assassiné en 1601).

Lorsque la guerre russo-turque commença à la fin de l'année 1806, Ipsilanti, protégé par l'Empereur Alexandre, qui était, pour le moment, aussi le protecteur de la révolte serbe, joue un autre rôle. Il rassemble sous ses drapeaux, avec des Grecs, des Albanais, des Roumains de Transylvanie, des Serbes aussi, et parmi les officiers, à côté de Russes, d'Autrichiens, de Hongrois, il choisit des «Serbes du Banat». Et Denis l'Ecclésiarque ajoute: «Il y avait aussi un régiment qui s'appelait régiment de Carageorges, et le drapeau portait St. Nicolas tenant d'une main l'Évangile et de l'autre un sabre nu, — et je l'ai vu de mes yeux, sans pouvoir cependant m'expliquer pourquoi le saint tenait le sabre en main[1].»

Dans les combats d'Issaïev, de Zass, de Zuccato, d'Orurk en Serbie, les Roumains, organisés par les Russes (aussi sous le commandement de Nikititsch), jouèrent un rôle important, ainsi qu'on peut le voir par les mémoires français du général russe Langeron et par ceux que dicta le colonel roumain Solomon, un des combattants, tandis que les habitants roumains de la Kraïna, d'où était originaire le célèbre haïdouk Véliko, dont la veuve fut ensuite la femme du capitaine Iordachi (Yorgaki), un des chefs du mouvement de 1821 en Valachie, restèrent les amis de Turcs et furent détruits par la vengeance de Carageorges. A Ostrov, à Kladovo, la camaraderie d'armes entre les uns et les autres, entre les paysans des deux rives du Danube, dura des années entières: les Serbes vinrent souvent à Craïova et, parmi les Roumains, Tudor Vladimi-

---

[1] Furnică, *Din istoria comerțului la Romini*, Bucarest 1908, pp. 254—255, no. CLX. Cf. aussi nos *Studii și documente*, VIII, p. 169, no. 12 (mention de l'argent donné à Carageorges par les Russes en mai 1806).

rescu recueillait les éléments politiques dont devait composer, en 1821 — avec une «assemblée du peuple» et un «chef de la nation» — sa révolution libératrice, dirigée contre les Grecs étrangers et les *ciocoi*-dahis. On parlait donc, en juin 1807, à Râmnic de la rencontre entre Carageorges et Milenko, d'un côté, et le général Isaïev et le Caïmacam de Craiova, de l'autre, dans l'île conquise en face de Négotin: «et les Turcs sont pressés de tous côtés dans la région de Vidin, et les Serbes sont forts et ne craignent rien [1]». Le même mois, arrivait à Craiova «Mélinko, le cousin de Carageorges», pour conférer avec Isaïev. En 1810 Milenko et Haïdouk-Vélico étaient à Palanka, en face d'Ostrov [2], et, au mois de décembre, le premier se rendait à Bucarest, où il était traité avec beaucoup de distinction [3].

En 1811, lorsque Bota fondait sa cloche, les Russes étaient à Belgrade [4], et les Turcs promettaient à Carageorges de le nommer prince de la Serbie tributaire «comme la Moldavie et la Valachie» [5]. Milenko et Pierre Dobriniatz, devenus les enemis du «Vozd», cherchaient, en avril, un abri à Craïova [6], où ils furent conduits par des Cosaques et des Serbes, puis en Russie [7]. Après la paix de Bucarest (28 mai 1812), qui abandonnait les Serbes à la grâce du Sultan, Carageorges devait suivre à son tour ce chemin. On sait

---

[1] *Ibid.*, p. 41, no. 242.
[2] Hurmuzaki, XVI, p. 854, no. DCCLVII.
[3] *Ibid.*, p. 885, no. MDCCXCI; p. 894.
[4] Cf. aussi *ibid.*, p. 901, no. MDCCCIV.
[5] Cunibert, *Essai historique sur les révolutions de la Serbie*, I, Leipzig 1885, p. 45.
[6] Hurmuzaki, loc. cit., p. 911, no. MDCCCXIII.
[7] Saint-René Taillandier, *La Serbie du XIX-e siècle, Kara-Georges et Milosch*, 2-ème édition, Paris 1875, p. 130.

qu'il passa à Semlin le 20 septembre v. st. 1813 pour être ensuite interné à Gratz. Il se rendit plus tard, pour une assez longue résidence, en Bessarabie, par les pays roumains probablement, et, après son assassinat, au retour en Serbie, par Vouitza, d'après l'instigation de Miloch, sa femme et son fils, le propre père de feu le roi Pierre, furent logés sur „une terre près de Galatz», appartenant au Cnèze[1]. Les restes du héros avaient été déposés à Topola, où un bloc de marbre rouge les recouvre encore.

La cloche fut-elle portée à Craiova par Carageorges lui-même pour la sauver des Turcs? L'on ne pourrait pas s'expliquer ce qui en advint pendant son emprisonnement en Autriche. Nous admettrions plutôt qu'elle fut amenée par les fuyards de 1811, Milenko et Dobriniatz[2]. Dans ce cas, elle n'aurait jamais sonné dans la chapelle de Topola.

Son glas y fut entendu donc pour la première fois grâce au don amical de la Roumanie, et dans les sons de la cloche fondue par le Roumain de Transylvanie on a pu sentir, non seulement les souvenirs communs des temps difficiles, mais aussi les espérances meilleures des deux nations.

M. le professeur Étienne Ciuceanu, de Craïova, nous communiquait dès 1915 que dans l'église de Hagi-Ienuș de cette ville, bâtie vers la fin du XVIII-e siècle par des artisans, dont un fabricant de savon, un épicier, un fourreur, un

---

[1] M. Ristitsch, ancien ministre de Serbie à Bucarest, était d'avis que Boia lui-même aurait pu la vendre aux Russes.

[2] Cunibert, loc. cit., II, p. 31. — On ajoute que le prince de Valachie, Caragea (Karadscha), auprès duquel l'assassin chercha un asile, fut mêlé aussi au meurtre (Hurmuzaki, XVI, p. 1021, no. MCMLXVI).

prêtre [1], on a trouvé une seconde cloche d'origine serbe, offerte à l'église des SS. Archanges à Belgrade par le Conseil serbe en 1807.

En voici l'inscription, que nos sommes contraints de rendre en lettres latines :

TZERKVI HRAMA SOBORU ARHANGHELU
OU BÉOGRADOU POSVIACHTAÉLU ZVONO OVO
PRAVITELSTVONIOUCHTI SOVÉATU SERBSKI, 1807.

Et enfin M. Virgile Drăghiceanu avait signalé dans le «Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice» de Bucarest, IV, p. 78, une cloche de l'église de Brâncoveni, portant une inscription qui montre qu'elle a été donnée à l'église de «Ventschatz», en 1808, par Alexandre Doukitsch, boulouk-bachi, «chef de compagnie», et par Milovane Garachanine :

SIÉ ZVONO PRILOGI ALEXANDRA DOUKISCHU
BOULIOUBACHA I MILOVANU GARACHANINU OU
TZERKVOU VENTSCHATZU, LÉTU 1808.

[2] Sur l'église voy. nos *Inscripții din bisericile României*, II, Bucarest 1908, pp. 61-62.

Nous terminerons ces quelques pages déjà publiées, soit à l'occasion de notre visite à Belgrade en 1913, soit pendant la grande guerre, en signalant que les Roumains, qui ont accueilli et retenu amicalement Dosithée Obradovitsch, contribuèrent aussi par de nombreux éléments slavisés à l'hiérarchie religieuse des Serbes de Hongrie, qui dominèrent pendant longtemps les commencements du renouveau de l'orthodoxie roumaine jusqu'au fond de la Transylvanie, ainsi qu'à la vie politique et culturale de la race serbe, dans le Banat aussi bien que dans ses foyers balcaniques. Il n'est pas difficile d'en trouver des exemples.

Maintenant, lorsque chaque nationalité peut et doit vivre pour elle-même, les fatalités géographiques ne permettent pas toujours de séparer par des frontières possibles aux différents points de vue les groupements appartenant à telle ou telle race. Mais la manière dont est traitée la minorité ethnique que le sort a privée du suprême bonheur de participer à la vie nationale est la meilleure preuve d'une haute civilisation morale.

Dans la partie du Banat que la conférence de Paris a attribuée à la Roumanie unie aucune atteinte n'a été portée aux citoyens de plein droit appartenant par le sang, la langue et une conscience que nous respectons à une nation qui a été et doit toujours rester notre amie et notre collaboratrice pour garder sur cette Marche d'Orient

les justes restaurations gagnées sur une longue oppression par la grande guerre. Penser que les nombreux Roumains de la vallée du Timok, qui ont tant de fois versé leur sang pour la patrie serbe dès les jours de Carageorges jusqu'aux derniers combats héroïques, ainsi que ces nobles restes de colonisation romaine sur un archaïque fond illyrien, commun aux Serbes eux-mêmes, qui sont les Roumains de Macédoine, que tous ces éléments précieux de notre nation jouiront eux aussi du droit de prier Dieu dans leur langue et de former leur éducation dans des écoles nationales, sous le sceptre du roi devenu époux de la princesse roumaine, accompagnée aujourd'hui dans sa nouvelle mission par nos vœux de bonheur, contribuera essentiellement à maintenir des liens que, de notre côté, ces chapitres d'histoire cherchent à rappeler de nouveau.

LISTE DES ILLUSTRATIONS

Pag.

Neagoe, prince de Valachie, époux de Militza Brancovitsch . 5
Militza Brancovitsch, princesse de Valachie 9
Radu Paisié ou Pierre d'Argeş, prince de Valachie, gendre de la „despina" et princesse Militza 13
Marc, fils de Radu de la Afumaţi, prince de Valachie . . . 16
Roxane, fille de Neagoe et de Militza, femme de Radu de la Afumaţi et de Radu Paisié, princes de Valachie 21
Sainte Élisabeth, peinture de l'église épiscopale d'Argeş . . 25
Pierre Rareş, prince de Moldavie (1541-6), époux d'Hélène Brancovitsch 29
Alexandre Lăpuşneanu, prince de Moldavie, époux de Roxane, fille d'Hélène Brancovitsch, et son fils Constantin . . . 33
Marica, fille d'Alexandre Lăpuşneanu, prince de Moldavie . . 37
Théodora, fille d'Alexandre Lăpuşneanu, prince de Moldavie . 41
Michel-le-Brave, prince de Valachie, de Moldavie et de Transylvanie (assassiné en 1601) 45

TABLE DES CHAPITRES

Pag.

Chapitre I. — Quelques observations sur la communauté politique entre Roumains et Serbes à l'époque la plus ancienne 5

Chapitre II. — Relations entre Serbes et Roumains (communication faite le 10 novembre 1913 à l'Académie Royale Serbe) 17

Chapitre III. — Relations modernes entre Serbes et Roumains : La cloche de Carageorges destinée à la chapelle de Topola (découverte à Craïova) 41

Imprimé dans les ateliers
de la Société „Cultura
Neamului Românesc"
(Bucarest)
du 12 au 19 mai 1922.

8.-Mecs

480455/3

On a tiré 2150 exemplaires :
150 sur papier gros vélin
2000 „ „ vélin ordinaire

DR
229
S4I5

Iorga, Nicolae
Relations entre Serbes et
Roumains

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 12 04 13 04 011 5